

§

A propos des dernières études publiées sur Wagner, et en particulier du livre de M. Lichtenberger, *Richard Wagner poète et penseur*, M. Louis Pilate de Brinn'Gaubast donne un fort bon résumé de la philosophie, ou plutôt des philosophies successives, de l'auteur de la *Tétralogie*. Le voilà donc penseur, si c'est être tel que de penser en conformité avec la pensée générale de son temps. « Nous le voyons, dit M. de Brinn'Gaubast, avant 1848, professer une sorte de christianisme idéaliste et pessimiste... » ; c'était assez commun alors en Allemagne. Ensuite il se met, devenu le disciple de Feuerbach, à professer l'athéisme et un peu plus tard à rêver d'une révolution qui eût modifié les conditions qu'il jugeait mauvaises de la vie sociale. Ce n'est pas encore là une philosophie bien originale. Dès qu'il a lu Schopenhauer, son pessimisme ressurgit et s'accentue ; au lieu de la Révolution, il prêchera le renoncement. Je suppose que cet état d'esprit ne lui était pas précisément particulier, puisque c'est le moment (1854) de la grande vogue de Schopenhauer. Cependant M. de Brinn'Gaubast se plaît à différencier le « renoncement » selon Wagner du « renoncement » selon Schopenhauer : « Aux yeux de ce dernier, l'homme doit, aussitôt qu'il a pris conscience de la souffrance universelle et de l'impossibilité d'y soustraire aucune créature, anéantir en soi, sinon la vie elle-même, tout au moins *le désir de vivre* ; aux yeux de Wagner, cette doctrine ne conduit ni au désespoir ni à la mort : elle n'apparaît comme telle, croit-il, qu'à ceux qui aspirent au bonheur sans se soucier de le fonder sur la plus haute moralité, la conscience de l'identité fondamentale de tous les êtres et l'amour de chacun pour tous. Ainsi, pour faire du « renoncement », au lieu d'un idéal stérile et négatif, un principe d'action positive, il suffit de le définir « l'abolition du désir de vivre *pour soi* ».

Cette phase de la « pensée wagnérienne » ne devait pas encore être la dernière ; si l'on en croit M. de Brinn'Gaubast, et j'estime que c'est un parti fort raisonnable, Wagner aurait fini par penser ceci : « Si le monde *actuel* est foncièrement mauvais, la régénération n'est pas moins possible par la religion de la souffrance humaine, religion qui dans son essence est analogue au Brahmanisme, identique au Chris-

tianisme *primitif*, supérieure aux contrefaçons confessionnelles de celui-ci, et capable, *pour peu que l'Art l'y sache aider*, d'éveiller grâce à la pitié notre âme au bien. » Il faut vraiment plus de bonne volonté que je n'en ai (cette année) pour attribuer à de tels marivaudages humanitaires la valeur d'une pensée philosophique ; quand un « penseur » parle de « régénération par la souffrance humaine », on peut être certain d'avoir affaire à quelqu'un qui ne « pense » qu'à ses moments perdus. La « pensée », c'est le violon d'Ingres de Richard Wagner.

Il est aussi question de Wagner poète, et grand poète dans le dernier paragraphe de l'article, mais en trop peu de lignes pour qu'on puisse se faire une idée précise de l'idée de M. de Brinn'Gaubast. Il renvoie aux livres de M. Ernst et de M. Lichtenberger ; on peut, avec plus de sécurité encore, renvoyer à ce qu'il a publié lui-même, avec M. Edmond Barthélemy, sur la *Tétralogie*.

§

M. de Wyzewa publie ce fragment d'une lettre de Tolstoï : « J'ai reçu ces jours-ci — écrit le comte Tolstoï — la visite d'une jeune fille qui m'a demandé (question si commune et si monstrueuse !) ce qu'elle devait faire pour se rendre utile. Et, tout en causant avec elle, je me suis rendu compte, mieux que je ne l'avais encore fait auparavant, de ce qu'il y avait dans cette question pour me choquer toujours.

» Le grand malheur, le malheur qui perd des milliers d'entre nous, ce n'est pas que les hommes vivent sottement, c'est qu'ils ne vivent pas suivant *leur propre* conscience. Les hommes substituent à leur conscience propre une autre conscience, plus haute que la leur même (la conscience du Christ, par exemple) : et comme ils n'ont pas la force de vivre suivant une conscience supérieure à la leur, il ne vivent ni suivant celle-là ni suivant la leur, et ainsi ils vivent sans conscience.

» Et elle, la pauvre petite jeune fille, elle ne se doute même pas qu'elle ait une conscience à elle !

» C'est là un grand malheur. Et rien n'est plus indispensable pour chacun de nous que de dégager au fond de notre âme notre conscience propre et de vivre d'après elle, au lieu de nous en choisir une étrangère et de ne pouvoir